

grain tel que nous le leur offrons, nous n'avons qu'à faire de consacrer des journées et des journées à le nettoyer. Sous le rapport de la quantité, nous y gagnons à le vendre ainsi, et nous économisons du temps.

En se plaçant au véritable point de vue d'où chacun devrait envisager les choses, cette réflexion n'est pas admissible; car quelle que puisse être la facilité des commerçants quant à l'achat des grains, l'intérêt bien entendu du cultivateur, et de tout le monde, est d'avoir de bons effets à vendre. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elle constate un fait réel, une manière d'agir chez quelques uns de nos commerçants, préjudiciable aux intérêts généraux de l'agriculture, à leur propre intérêt, comme à ceux des producteurs.

Il est de fait que certains marchands de grain ne sont pas assez particuliers sur la qualité des grains qu'ils achètent, et cela, depuis longtemps. La facilité avec laquelle les cultivateurs ont durant les années passées fait accepter, aux commerçants toute espèce de grain, net ou sale, les ont amenés à ne plus se soucier de bien préparer la partie de leur récolte qu'ils entendent vendre.

Si les commerçants avaient été plus sévères dans leur choix, nous croyons qu'aujourd'hui, on trouverait plus de bon grain chez nos cultivateurs, et la crise que l'on subit actuellement, ne serait pas aussi forte.

Si donc, on voulait nous en croire, les acheteurs de grain se montreraient plus exigeants que par le passé. De cette façon, ils forceraient le cultivateur à cultiver de manière à récolter du bon grain; ils le forceraient aussi à nettoyer celui qu'il offre en vente. C'est ainsi que nos grains reprendront sur le marché cette vogue qu'ils ont perdue; et nous serons moins exposés aux crises commerciales.

AUX AMATEURS D'ARBRES.

On empêchera de mourir un grand nombre de pommiers et autres arbres, en les entourant, au commencement de chaque hiver, d'une couche de fumier de quatre pouces d'épaisseur et assez étendue pour couvrir les racines. Par ce moyen on empêchera la sève de monter dans l'arbre au moindre dégel qui survient en hiver. Quand la sève monte ainsi, le froid qui survient ensuite la congèle et fait fendre l'écorce des arbres. Une soule de ces derniers périssent ainsi chaque année: avec le procédé plus haut indiqué, on les met à l'abri du danger.

RAPPORT SUR L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE DE MONTREAL.

(De la Semaine Agricole.)

Le Comité nommé à l'Assemblée du Conseil d'Agriculture, tenue à Montréal le 12 Octobre de la présente année, pour visiter l'École vétérinaire de Montréal, à laquelle le Conseil d'Agriculture continue les demi-bourses fondées par la ci-devant Chambre d'Agriculture, a l'honneur de faire rapport:

Que les membres de ce comité se sont rendus, le 17 courant, à l'établissement de M. McEachran, et que nous avons commencé là, l'examen de tout ce qui se rattache à cette institution.

M. McEachran, le zélé Directeur de l'école, s'est mis avec empressement à notre disposition. Il s'est chargé de tout nous montrer lui-même, et de fournir tous les renseignements possibles.

Quoique l'école n'existe que depuis trois ans, l'organisation en paraît complète. Son affiliation à l'université McGill, offre de grands avantages aux élèves qui obtiennent des diplômes qui sont même reconnus par les universités de Londres et d'Edimbourg. Il est très flatteur pour l'école vétérinaire de Montréal de voir qu'un de ses élèves gradués ici, a été choisi entre dix-sept aspirants, pour médecin vétérinaire dans une des plus importantes institutions de ce genre, dans le Yorkshire, Angleterre.

Les chaires d'enseignements sont au complet, et sont ainsi remplies:

Professeurs:

M. McEachran. Anatomie vétérinaire, Chirurgie et Pratique de Médecine Vétérinaire.

Dr. Fraser, M. D. Physiologie.

Dr. Craig, M. D. Chimie théorique et pratique.

Principal Dawson, L.L.D. Botanique.

M. McEachran. Cours de dissection d'anatomie démonstrative, etc.

Quoique nous n'ayons pas eu l'avantage d'entendre les lectures des savants Professeurs, nous sommes persuadés, d'après la haute réputation dont ils jouissent, que l'enseignement est des plus parfait.

Le cours de l'école vétérinaire est de trois ans. Les cours commencent au mois d'Octobre, et se terminent à la fin d'Avril. Les élèves retournent ensuite chez leurs parents, passer les mois les plus précieux de l'année; ce qui est d'un grand avantage pour les cultivateurs qui y envoient leurs enfants.

Sept élèves, seulement, fréquentent l'école, dont cinq profitent des demi-bourses que le Conseil met à sa disposition. Des deux élèves qui ne profitent pas de la sixième et dernière demi-bourse affectée à cette école, l'un vient d'Angleterre, et est le frère de Mr. McEachran, et l'autre un jeune homme de la province d'Ontario. Le

Conseil pourrait prendre des mesures pour disposer de cette demi-bourse en faveur de l'un de ces jeunes gens, ou la diviser entre eux deux, s'il ne se présente pas d'autres élèves de la Province de Québec d'ici au mois de Janvier.

Sur ces sept élèves, cinq appartiennent à l'élément britannique, et deux seulement sont Canadiens-Français, M. Brunoau, du Comté de Laprairie, et M. Levesque de Berthier. Si le nombre des élèves est fort restreint, en revanche, ces élèves sont fort intelligents, et ne peuvent manquer de faire le plus grand honneur à l'école.

Les petit nombre d'élèves qui suivent les cours de l'école vétérinaire ne doit pas surprendre quand on songe aux difficultés d'une institution de cette nature. L'art vétérinaire n'est élevé au rang d'une science que depuis peu. même dans les pays les plus avancés. Il n'est pas étonnant que dans un jeune pays comme le nôtre où l'on a tout à faire pour se procurer le nécessaire, on n'apprécie pas généralement l'importance d'une science très utile, mais que, jusqu'à aujourd'hui, l'on n'admettait pas comme une nécessité.

Nous sommes heureux de voir que la théorie est accompagnée de la pratique la plus sérieuse comme le prouvent les exercices auxquels on soumet les élèves. Pour qu'un enseignement porte des fruits, il faut qu'il soit appuyé immédiatement sur la pratique. Les élèves se rendent à l'établissement à huit heures du matin, et ne sont libres qu'à huit heures du soir. Les cours donnés par les divers Professeurs à différentes heures de la journée, durent en tout, quatre heures de temps. Les heures intermédiaires sont remplies par l'étude, la préparation des médicaments, la dissection, la revue des malades à l'infirmerie, et la visite à domicile fait, par l'habile Directeur McEachran, accompagné de quelques uns de ses élèves à tour de rôle, des principales écuries de la ville, telles que celles de Mr. M. John Sheddon « dites écuries du Grand Tronc » Ogilvie, Bancroft, Peel, Paterson etc., dont les chevaux sont sous leurs soins. Les élèves repassent ainsi quatre cents chevaux par jour. Il est évident qu'à visiter un si grand nombre de sujets, les élèves ne peuvent faire autrement que de connaître promptement les différentes maladies qui affectent les chevaux en particulier, se les rendre familières, et acquérir ainsi beaucoup d'expérience.

Les cours sont donnés à l'Université McGill, mais les autres exercices se font à l'établissement de la Rue Craig, qui est sous la direction de M. McEachran. La disposition des bâtiments qui renferment une petite cour intérieure, permet une surveillance et un accès faciles aux différentes bâtisses qui paraissent complètes, mais quelque peu petites, même pour aujourd'hui. En entrant dans la cour, la première que l'on trouve, donne accès à la Pharmacie